Historique du 5e Groupe du 102e Régiment d'Artillerie Lourde
Source : GALLICA – Transcription intégrale – Marie-Ange Martinez – 2014

HISTORIQUE

Du

5e Groupe du 102e R.A.L.

Devenu 5e Groupe du 17e

MARS-NOVEMBRE 1918

PARIS
Henri CHARLES-LAVAUZELLE
Editeur militaire
124, Boulevard Saint-Germain, 124

MÊME MAISON A LIMOGES

1920

HISTORIQUE
Du
5e Groupe du 102e R.A.L
Devenu 5e groupe du 17e

Le mardi 2 avril 1918, le 5e groupe du 102e R. A. L, quittait le village de Droupt-Saint-Basle (C. 0. A. L, d'Arcis sur Aube) où, pendant le mois précédent, il s'était peu à peu constitué.

Le groupe avait été formé par un noyau provenant de la 22e batterie du 2e groupe du 109e R. A. L., auquel étaient venus se joindre les éléments les plus divers : des hommes de tous les régiments, de toutes les parties de la France; des hommes de toutes armes : artilleurs, fantassins, anciens commis ouvriers. Chaque batterie comprenait, en outre, trente Malgaches, Le 5e groupe, commandé par le capitaine THEVENET, se composait des 13e batterie (commandant lieutenant CURTELIN), 14e batterie (capitaine BARTIN), 15e batterie (lieutenant VEIL), 5e colonne légère (lieutenant FERY).

Pour le profane, tous les régiments se ressemblent; un groupe n'est qu'un ensemble de gradés, d'hommes, de chevaux, de canons; mais, pour l'observateur, il y a quelque chose de plus. Une unité militaire doit avoir une âme, une conscience collective, qui la fait vivre d'une vie spirituelle, tout comme un individu. Nous allons voir comment, peu à peu, au cours de la campagne, le 5e groupe, formé des éléments les plus divers, acquerra cette force de cohésion, cette âme collective qu'on appelle l'esprit de corps, qui a fait admirer nos troupes par le monde entier, pour leur belle tenue dans les heures douloureuses des défaites passagères, comme dans les jours délirants de la victoire finale.

Le 8 avril, le groupe arrivait dans le petit village de Villers-le-Sec, à quelques kilomètres de Ligny-en-Barrois. La 3e division d'infanterie, qui descendait du secteur de Verdun, arrivait en même temps dans la région, pour y prendre un peu de repos. C'est là que le 5e/102 fit son entrée dans la division, où il était affecté comme groupe court divisionnaire. Le colonel JEANNE-JULIEN, commandant l'A. D./3, passa en revue l'unité nouvelle venue. Les hommes, déjà entraînés par huit journées de marche, prirent à cœur de se montrer dignes de la division qui les accueillait, et, dans chaque batterie, chaque pièce rivalisa pour la propreté et la belle tenue.

Durant les huit jours que nous passâmes dans la région, nous prîmes part à deux grandes manœuvres. La tactique venait d'être complètement bouleversée par l'offensive allemande du 21 mars sur la Somme, Nous apprîmes alors à abandonner certaines pratiques précises, mais lentes, de la guerre de stabilisation, pour revenir aux méthodes rapides, aux solutions pleines d'imprévu de la guerre de mouvement. Aussi ne fûmes-nous pas surpris, le 15 avril, d'embarquer pour la Somme : « l'endroit où l'on se battait. » Le 16, nous débarquions à Saint Paul-en-Chaussée, dans la région de Gournay-en-Braye, où la division devait encore passer quelques jours en réserve.

Le 23 avril, à Pisseleu, les officiers du groupe furent présentés au général NAYRAL de BOURGON, commandant la 3e division d'infanterie. En même temps, nous apprîmes une nouvelle qui nous réjouit tous : le capitaine THEVENET venait d'être nommé au grade de chef d'escadron.

Etant toujours en réserve, nous ignorions si nous allions être jetés brusquement dans la mêlée pour couper une attaque ennemie toujours probable, ou si, le front se stabilisant, nous allions prendre et organiser un secteur. Chaque jour, nous nous rapprochions du front, cantonnant, le 24 avril, à Oursel-Maisons, le 25 à Cormeilles. Le 26, une reconnaissance de groupe partait pour le secteur de La Faloise, où nous devions prendre position.

Le secteur de La Faloise

La Faloise est un petit village situé sur les bords de la Noye, rivière marécageuse qui coule du sud au nord. Plus à l'est, l'Avre, qui coule d'abord de l'est à l'ouest, après avoir passé à Davenescourt, fait un brusque coude vers le nord à hauteur de Pierrepont. Entre la Noye et l'Avre, alors sensiblement parallèles, s'étend une bande de terrain qui sera notre champ d'action, et qui présente, de l'ouest à l'est, la configuration suivante. Partant des bords marécageux de la Noye, le sol monte d'une façon assez sensible pendant 2 kilomètres, pour atteindre une ligne de crêtes dont les points principaux sont la cote 146, au nord du village de Chirmont, et la cote 158, à l'ouest d'Esclainvillers. A l'est de cette ligne de faîte se trouve un vaste plateau qui descend en pente très douce. Sur ce plateau, long de 8 kilomètres, s'élevaient les villages de Sourdon, puis Thory et Ainval, derniers villages occupés par nos troupes. Plus à l'est, et sensiblement sur une même ligne, les villages de Sauviller**s**-Mongival, Aubvillers, Malpart, occupés par l'ennemi. Citons encore, à l'extrémité est du plateau, les fermes Fourchon et Filescamps, qui peuvent servir d'observatoires à l'ennemi et qui seront, pour nous, des points d'accrochage, Le terrain s'abaisse ensuite brusquement jusqu'à l'Avre, Cette bande de 3 kilomètres, sillonnée de ravins et couverte en partie de bois, servira de repère aux batteries ennemies.

Cette disposition de terrain n'est pas favorable à notre artillerie, qui devra se placer à l'ouest de la crête 146-158.

Le plateau est bien coupé par des ravins, mais presque tous orientés ouest-est c'est-à-dire pris d'enfilade par l'ennemi. On y trouvera tout au plus, à certains coudes, des positions pour pièces baladeuses, une ou deux positions de batterie qui seront très vite repérées.

Les villages sont, de peu d'importance; les maisons, bâties en torchis ou en briques légères, ont déjà beaucoup souffert du tir ennemi. Les champs cultivés, les blés qui commencent à pousser, les charrues et machines agricoles abandonnées çà et là, donnent l'impression d'un terrain que les civils ont évacué en toute hâte, où la lutte a été courte, mais violente. D'un côté comme de l'autre, pas de ligne de tranchées continue, seulement quelques ouvrages organisés pour la résistance. Aucune position de batterie aménagée. C'est dans ce secteur que le groupe prit position dans la nuit, du 28 avril 1918-

Les 13^{e} et 15^{e} batteries s'installèrent dans des ravins au sud du village de Chirmont.

La 14^{e} batterie, après avoir préparé deux positions en quelques jours, en occupa finalement une troisième près de la chapelle Saint-Aubin. Cette position, située sur le plateau et très mal défilée, fut bien vite repérée. Une petite maison forestière du bois Saint-Martin servit d'abri au P. C. du groupe.

Période du 1er mai au 23 juillet. — Organisation du secteur.

Le front paraissant se stabiliser, l'organisation défensive du secteur fut vivement poussée. On amorça des sapes. Le manque de matériaux et les tirs, qui imposèrent aux hommes une grande fatigue, rendirent les travaux pénibles au début. Pendant le mois de mai l'artillerie française effectua une quantité énorme de tirs de harcèlement pour empêcher l'ennemi de s'installer et de préparer une nouvelle offensive. Les Allemands tiraient journellement dix fois moins de projectiles que nous, prenant à partie, avec du gros calibre, les villages et les positions de batterie qu'ils repérèrent pendant la préparation d'attaque du 9 mai.

Le 9 mai, — Affaire de Grivesnes.

Nos troupes tenaient le village de Grivesnes, le château et une petite partie du parc. L'ennemi s'était accroché dans l'autre partie; sa proximité nous gênait et la surveillance de ses mouvements était rendue difficile. Le commandement décida de tenter une petite attaque pour s'emparer de la totalité du parc. Ce point se trouvant à la droite de notre secteur, nous devions appuyer surtout l'infanterie de la division voisine. La veille de l'attaque le sous-lieutenant DUJOUX, de la 13e batterie, se rendit dans les premières lignes, au bois Poignard, pour régler les batteries. Le point de réglage consistait en quelques sapins plantés à l'extrémité nord-est du parc, très peu visibles des lignes. Pour les mieux voir, le sous-lieutenant DUJOUX n'hésita pas à grimper dans un arbre, bien que l'endroit fût très exposé. Le 9 mai, dans l'après-midi, après une préparation courte**,** mais très violente, à laquelle coopérèrent, un grand nombre de mortiers de tranchée, l'infanterie s'élança à l'assaut des portions et les emporta très rapidement, faisant plusieurs centaines de prisonniers. Notre ligne passa alors en lisière du parc et nous donna des vues du côté du village de Malpart.

La 14e batterie, obligée d'exécuter des tirs de longue durée en pleine vue des ballons ennemis, fut particulièrement repérée. Dans la matinée du 19 mai, elle subit un violent bombardement d'obus de 210. Quelques projectiles tombèrent entre les pièces, menaçant fortement les abris à peine amorcés. Dans la soirée, le canonnier malgache RAÏNIZANANTSOA reçut un éclat qui lui broya la cuisse ; le malheureux supporta la douleur avec un grand courage, se mordant les lèvres pour étouffer ses plaintes; il prononça seulement quelques mots pour remercier le commandant THEVENET, qui accrochait la croix de guerre sur sa poitrine. Ce soldat dévoué mourut deux jours plus tard des suites de sa blessure.

Pendant tout le mois de mai, cette batterie fut soumise à des tirs fréquemment répétés; mais, sous le commandement énergique du sous-lieutenant THOUAT, assisté du sous-lieutenant MENOTTE et de l'adjudant DELAYE, le personnel de la batterie se comporta avec courage; réparant les abris démolis par le bombardement creusant de nouvelles sapes et n'abandonnant le travail que pour servir les pièces. Le 2e canonnier LETERTRE (Roland) se fit particulièrement remarquer en allant plusieurs fois réparer la ligne de l'observatoire sous un bombardement violent. Vers la fin du mois de mai, les tirs d'artillerie devinrent un peu moitié nourris, l'attention el la surveillance ne furent pas relâchées pour cela; on s'attendait d'un jour â 1'autre à une violente offensive; mais l'endroit où elle se produirait était encore indéterminé.

Si l'ennemi était relativement calme le jour, il n'en était pas de même la nuit; les 13e et 15e batteries eurent particulièrement à souffrir des tirs d'obus toxiques. Grâce aux bonnes dispositions prises par les commandants de batterie, les masques furent toujours mis à temps, et, à part quelques brûlures inévitables par l'ypérite, il n'y eut aucun accident grave à déplorer. Dans la nuit du 6 au 7 juin, la 15e batterie reçut des tirs de harcèlement; un coup malheureux dans un magasin à gargousses fit craindre un moment la destruction complète de la batterie. Le maréchal des logis SAINT-OMER organisa la lutte, retira lui-même du magasin des gargousses qui fusaient déjà, évitant ainsi, par son sang-froid et sa présence d'esprit, un grave accident.

Le 28 mai, le P. C. du groupe, qui s'était transporté dans une carrière, au sud du village de Chirmont, fut violemment bombardé par une batterie de gros calibre, Les abris consistaient en deux mauvaises entrées de sapes, ne communiquant pas entre elles. Un obus percuta sur l'une des entrées où se trouvaient le sous-lieutenant GROLLEAU, un autre officier et le médecin auxiliaire Deguillaume. Ces officiers parvinrent à s'échapper en rampant à travers les décombres et à gagner les abris de l'I**.** D., situés à peu de distance. A ce moment, le sous- lieutenant GROLLEAU, inquiet sur le sort du commandant

THEVENET, qui s'était réfugié dans la seconde entrée de sape, n'hésita pas à quitter un abri sûr, alors que les obus tombaient à raison de deux par quinze secondes, pour s'assurer de l'état de la deuxième entrée de sape qui, par bonheur, avait été épargnée.

Au début du mois de juin, les bulletins de renseignements annoncèrent une attaque ennemie en préparation dans la région de Montdidier. Allions-nous être compris dans cette attaque? Le 9 juin, au milieu de la nuit, un bombardement terrible nous réveilla; les batteries commencèrent aussitôt des tirs de contre-préparation, bien que les obus ennemis tombassent très près des pièces. Par bonheur, malgré la violence du bombardement, les communications téléphoniques restèrent longtemps intactes.

Au bout de deux heures, les renseignements parvinrent des lignes, assez rassurants. On était presque sûr que ce gaspillage de munitions n'était qu'une diversion, mais ne laissait prévoir aucune attaque.

Quelque temps après nous apprîmes, malheureusement, que deux hommes de la 13e batterie avaient été tués dès le début de l'action, par un obus percutant au milieu de leur abri. Les secours s'organisèrent, dirigés par le lieutenant CURTELIN, sous un bombardement extrêmement violent, pour tâcher de dégager les malheureux, mais on ne put retirer des décombres que des débris horriblement mutilés. Le 2e canonnier LEFEVRE (Gustave) se fit particulièrement remarquer par son sang-froid et son mépris du danger pendant les recherches.

Les corps des victimes, les canonniers PIOT (Julius) et COLLOT (André), furent inhumés le 10 juin au cimetière de la chapelle Saint-Denis, près du village de Chaussoy,

La fin de juin se passa dans un calme relatif. Au début de juillet une certaine agitation régna à l'arrière. La 15e division coloniale, qui tenait le secteur à notre gauche, préparait une attaque sur Mailly-Raineval.

12 juillet. — Affaire de Mailly-Raineval.

A 5 heures du matin, les trois batteries commencèrent une préparation très nourrie sur la région de Mailly-Raineval. La cadence rapide du tir, deux coups par minute, longtemps soutenue, imposa aux servants un gros effort, mais ils furent récompensés. La progression se fit exactement, suivant l'horaire prévu, et rien ne donne du courage comme de voir les distances de tir croître régulièrement et rapidement. A la fin de la journée, chaque batterie avait tiré plus de quinze cents coups. L'attaque avait si bien réussi dans le secteur de gauche qu'on crut pouvoir progresser, dans le nôtre, sans résistance. A la tombée de la nuit; nos batteries recommencèrent un tir de deux cents coups sur le bois des Arrachis, qui renfermait quelques centres de résistance, à proximité de nos lignes. Mais l'ennemi veillait, et la patrouille qu'on envoya de nuit pour s'assurer si le bois était évacué fut sévèrement repoussée.

Le calme se rétablit peu à peu dans le secteur. Aux approches du 14 juillet tout le monde attendait avec anxiété la fameuse offensive allemande, qu'on savait prochaine. Les échos de la canonnade du front de Champagne parvinrent jusqu'à nous et l'échec que subit l'armée allemande rendit à nos troupes beaucoup d'espoir. Aussi, c'est avec confiance qu'on prépara, pour le 23 juillet, une forte attaque dans notre secteur.

Attaque du 23 juillet.

Les trois batteries du groupe se portèrent, dès la veille, à 2 kilomètres en avant, afin d'accompagner plus longtemps la progression des fantassins. La 14e batterie reprit sa position de l'Aubin, quelle avait dû abandonner à la suite de marmitages trop fréquents. La

15e batterie se plaça à côté, la 13e, très peu en arrière, en lisière du bois de la Hache. Une forte artillerie d'appui était venue renforcer le secteur. La préparation, courte, mais très violente, commença de bon matin. L'artillerie allemande ne réagit que faiblement et seulement sur les premières lignes. Les communications purent être maintenues constamment avec l'observatoire Gratibus, situé sur la route Thory-Ainval. L'observateur nous signala tous les progrès de notre infanterie, qu'accompagnaient une cinquantaine de chars d'assaut anglais. Tous les objectifs furent atteints, et, le soir, nous tenions le bois de Sauvillers, les villages de Sauvillers et Aubervillers. Une heure après l'attaque, nous vîmes défiler les premiers prisonniers, et, jusqu'au soir, ils passèrent de plus en plus nombreux.

Dans la nuit, la 13e batterie se déplaça pour aller prendre position derrière le bois Filiforme, à l'est de Louvrechy. Cet endroit, de mauvaise réputation, avait été occupé autrefois par un groupe de 75, qui avait dû l'abandonner à la suite de très violents marmitages par obus de gros calibre et obus toxiques. L'ennemi étant dans le désarroi du recul, la 13e batterie put faire ses tirs sans être trop bombardée. Quelques jours après, la 15e batterie allait de Saint-Aubin au village de Thory. L'ennemi ne gardait plus qu'une étroite bande de terrain sur la rive gauche de l'Avre. La situation devenait très critique. Peu à peu, il retira ses troupes de lui-même, et, le 4 août, les patrouilles françaises ne rencontraient presque plus de résistance jusqu'à l'Avre.

A cette époque, le chef d'escadron THEVENET fut rappelé, à son grand regret comme chef de bureau à l'état-major d'un corps d'armée. C'est avec tristesse que nous vîmes partir notre commandant, qui avait su, pendant ces quelques mois, acquérir l'estime des officiers et des hommes de tout le groupe. Donnant à chaque instant l'exemple du bel entrain et du courage, on était toujours sûr de le voir porter lui-même, malgré le danger, des paroles réconfortantes aux batteries bombardées.

Attaque du 8 août.

Pendant quelque temps, on vit le secteur se renforcer chaque jour. De grandes quantités de troupes de réserve se massaient à l'arrière. Les camps d'aviation s'augmentaient sans cesse de nouveaux hangars. Le 7 août, les trois batteries vinrent se placer côte à côte dans le ravin de la Sapinière, immédiatement à l'ouest du village d'Aubvillers. Le P. C. du groupe à quelques centaines de mètres des batteries, dans le bois de Montgival. A droite, prirent position d'autres groupes de 155, puis des 220 à tir rapide. L'observatoire, sur la crête à l'est d'Aubvillers, donnait de très belles vues sur la rive droite de L'Avre. Le 8 août, au petit jour, les batteries ouvrirent le feu. Les échos des détonations se répétaient dans le ravin avec un fracas étourdissant. L'artillerie ennemie, surprise, riposta peu. Mais notre infanterie avait une tâche difficile à remplir : il lui fallait franchir l'Avre sur des ponts de fortune, établis par les soldats du génie, sous le feu direct des mitrailleuses ennemies. À l'heure prévue, la progression s'effectua dans de bonnes conditions ; pourtant, dans l'après-midi, elle devint très lente. L'ennemi s'accrochait avec une rage désespérée dans le bois Saint-Hubert, et nos batteries durent tirer plusieurs centaines d'obus pour faire taire ses mitrailleuses. Mais de très bonnes nouvelles nous étaient parvenues : une armée anglaise, s'avançant victorieusement à notre gauche, avait pris Le Quesnel et Hangest-en-Santerre. Les troupes ennemies qui nous faisaient face étaient presque tournées et ne pouvaient plus résister longtemps. Le 9 août, dans la matinée, les batteries exécutèrent encore quelques tirs à bout de portée. Une reconnaissance de groupe partit à pied pour chercher des nouvelles positions dans la vallée de l'Avre. À peine était-elle revenue que de nouveaux ordres parvinrent : l'ennemi reculant toujours, les positions reconnues ne convenaient plus. Les chevaux furent commandés et les batteries, mises sur roues, se mirent en route sans attendre le retour de la reconnaissance. Celle-ci partit à grande allure; tout le monde était heureux de voir un si beau succès, de

revivre enfin les heures de la guerre de mouvement tant attendue. On retrouvait, en effet, des tableaux comme on en avait vu au début de la campagne. Obligés, parfois, de couper à travers champs, pour éviter une route trop encombrée, nous étions forcés de sauter des tranchées. Au voisinage de l'Avre, nous croisions, au galop, un général de cavalerie entouré de dragons armés de lances. Après avoir franchi la rivière, nous traversâmes Pierrefond, village sur lequel nous avions maintes fois tiré. Près de l'église, qui dressait dans cette belle journée d'été les pas déchiquetés et saignants de son clocher de briques rouges, nous dûmes nous garer pour faire place au ballon, qui se déplaçait, remorqué par son treuil, à une centaine de mètres de hauteur.

Vers 16 heures, nous avions trouvé des positions dans un ravin à l'ouest du bois des Moines, près du village de Boussicourt. A peine avions-nous décidé d'installer là les canons que de nouveaux ordres arrivèrent : il fallait se porter toujours plus en avant. La reconnaissance fut poussée plus loin. Elle suivit la route qui, passant à proximité de Davenescourt, gagne, à travers les bois, le village de Becquigny. C'était déjà l'ancienne zone de l'arrière allemande. A droite et à gauche, s'élevaient des baraquements spacieux et confortablement meublés ; mais le désordre qui régnait dans ces belles installations : tables non desservies, lits entr'ouverts, témoignaient de la précipitation avec laquelle on avait quitté ces lieux.

La reconnaissance s'engagea sur la route Becquigny-Lignères. Avant d'atteindre ce dernier village, elle prit une route à gauche, qui descendait à travers bois vers Guerbigny. C'est au bord de cette route, dans d'anciennes positions françaises datant de 1915, qu'on allait installer le groupe. Les batteries arrivèrent dans la nuit et s'arrêtèrent à l'est de Becquigny. Pendant ce temps, les ordres avaient changé et une nouvelle position pour le groupe était adoptée, dans un ravin au sud-ouest de Becquigny. Elle fut occupée dans la matinée du 10 août. Il faut rendre hommage aux servants et aux conducteurs, qui ont accompli, pendant cette période, un travail très dur. Après trois mois de secteur, les batteries venaient de fournir un gros effort pour la préparation des attaques du 8 août. Depuis, conducteurs et servants n'avaient pas eu un instant de sommeil; pourtant, dans l'après-midi du 9 et dans la nuit du 9 au 10 août, ils effectuèrent une étape de 30 kilomètres, sur une route qui fût, pendant toute la nuit, marmitée et mitraillée à outrance par les avions ennemis.

L'ennemi s'était arrêté sur la ligne Popincourt - Armancourt - l'Echelle-Saint-Aurin et retrouvait la ses anciennes positions de 1915. La guerre de tranchées allait-elle reprendre? Depuis le 8 août, l'infanterie de notre division était descendue au repos. Nous restions pour renforcer l'artillerie de la 152^{e} division. L'attaque allait reprendre de plus belle. Le 12 août, le groupe vint prendre position aux lisières ouest du village de Lignières, les 12 canons placés côte à côte dans un champ à des intervalles très rapprochés. Les servants s'installèrent sous la toile de tente. Le terrain, en pente douce, n'était pas favorable à l'observation, seul le clocher de Lignières donnait des vues assez lointaines. C'est là que nous installâmes l'observatoire.

Du 13 au 16 août, le groupe tira sans discontinuer pour marteler 1es positions ennemies. Le temps se maintint au beau pendant ces journées. Dès le matin, les ballons montaient dans un ciel bleu sans nuage. Ils nous furent d'une grande utilité pour les réglages, bien que constamment attaqués par des chasseurs allemands. L'aviation ennemie se montra très active, surtout la nuit; dès le crépuscule, leurs avions volant très bas, favorisés par le clair de lune, se succédaient sans interruption, bombardant et mitraillant les positions de batteries et les routes encombrées par les colonnes de ravitaillement.

Depuis le départ du commandant THEVENET, le groupe était commandé par le capitaine BARTIN, qui, grâce à son esprit de décision, sut en tirer le meilleur rendement,

tout en évitant d'imposer des fatigues inutiles. Le 11 août, le chef d'escadron CORNUDET prit le commandement du groupe.

Le 16 au matin, au moment où une attaque se préparait, on apprit que l'ennemi avait, de lui-même, évacué sa première position : mais nous ne devions pas continuer la poursuite, notre groupe était relevé pour aller rejoindre la 3e division, au repos, dans la région de Grandvilliers. Le 18 août, le groupe s'installait dans le village de Catheux, après avoir cantonné le 17 à Chirmont. Nous restâmes à Catheux jusqu'à fin août. Le 30, nous embarquions à la gare de Marseille-en-Beauvaisis pour débarquer le 31 à Vitry la Ville, d'où nous gagnâmes en une étape le village de Vernancourt, non loin de Revigny, où nous restâmes au repos jusqu'au 15 septembre.

Les attaques de **Champagne** (Septembre-Octobre 1918)

Dans la nuit du 15 septembre, nous fîmes étape de Vernancourt à Auve, petit village sur la grand'route de Châlons à Sainte-Menehould. Tout le groupe cantonna dans les baraquements du camp d'Auve. Mais les troupes arrivant toujours plus nombreuses, nous dûmes l'abandonner pour aller bivouaquer dans des petits bois de sapins à 800 mètres à l'ouest du village.

La grippe espagnole, qui avait déjà frappé quelques hommes quinze jours auparavant, se propagea de plus en plus et nous dûmes laisser dans un baraquement du camp d'Auve près de quatre-vingt malades. Grâce aux soins dévoués du médecin du groupe, le médecin - auxiliaire DEGUILLAUME, plusieurs hommes se rétablirent et purent, éviter l'évacuation. Le travail n'allait pas manquer ; sans avoir des précisions, on savait qu'une offensive de grande envergure se préparait de notre côté. La route Châlons - Sainte-Menehould était sillonnée jour et nuit d'interminables convois de tracteurs, d'artillerie hippomobile et automobile de tous calibres. Le 21 septembre, eut lieu une reconnaissance du commandant du groupe et des commandants de batteries. Les positions qui nous étaient assignées se trouvaient au nord de Sommetourbe, dans le ravin du Bar-el-Gazal. Nous retrouvions là les noms fameux depuis 1915 : les Hurlus, la butte de Tahure, la butte du Mesnil. Mais celle fois, devant un tel déploiement de forces, on pouvait escompter un succès important. Nous n'avions qu'une idée : marcher de l'avant, voir des paysages moins tristes que ces champs de bataille de Champagne, où la vue s'étend sur une succession de collines pelées, de crêtes bouleversées, semées de cratères, où s'entassent un enchevêtrement de chevaux de frise et de fil de fer barbelé. Le sous-sol crayeux permet de distinguer la moindre sinuosité d'un boyau, le contour à peine amorcé d'un ouvrage. Çà et là, quelques bois de sapins chétifs et rabougris jettent sur le sol gris la tache noire de leur forme géométrique. C'est dans un de ces petits bois, dont il ne restait plus que quelques troncs déchiquetés sur la rive nord du ravin du Bar-el-Gazal, que les trois batteries installèrent leurs canons dans la nuit du 22 septembre.

Dans la matinée du 23, l'ennemi envoya dans le bois quelques rafales de 77. Le sous-lieutenant SANTERRE, qui s'occupait de faire abriter les hommes de la batterie, eut l'avant-bras gauche fauché net par un éclat. Conduit au poste de secours voisin, on lui fit un pansement sommaire; pendant tout le temps que dura l'opération, il conserva, malgré la douleur, un calme et un sang-froid admirables. Nous ne l'entendîmes pas proférer une plainte, et quand les brancardiers l'emportèrent, ce jeune officier, arrivé depuis peu de temps au groupe, s'excusa d'être obligé de nous quitter si vite, malgré lui.

Dans la matinée du 25, le P. C. s'installa à 500 mètres en arrière des batteries, sur la rive sud du Bar-el-Gazal. A 23 h 30 commença la préparation d'artillerie qui dura six

heures. C'était un spectacle magnifique de voir les éclairs ininterrompus des canons du Bar-el-Gazal, où toute l'artillerie lourde courte, du 155 au 280, était rassemblée, les batteries se touchant, tandis que derrière nous résonnaient les claquements formidables des 240 longs.

Le 28 septembre, à 7 heures du matin, l'infanterie se porta en avant, accompagnée par nos batteries. La progression se fit d'abord assez rapidement, mais elle subit ensuite quelques retards, devant des ouvrages que l'ennemi avait puissamment fortifiés depuis trois ans. L'aviation de chasse allemande se montra très belliqueuse, attaquant vivement nos ballons qui descendaient en flammes.

Le sous-lieutenant DUFOUX, de la 13^{s} batterie, avait été détaché auprès du lieutenant-colonel NOGUES, commandant le 17^{e} R. A. C. Après avoir passé une partie de la matinée à Mesnil-les-Hurlus, il partit sous un violent bombardement pour rechercher des positions sur le terrain nouvellement conquis. C'est là, dans la région Mammelles, que la reconnaissance de groupe le retrouva, vers 17 heures.

A quelques centaines de mètres au sud de cette crête, creusée de formidables entonnoirs, datant de l'époque où ce secteur était violemment agité par la guerre de mines et d'engins de tranchées, la 15^{e} batterie, qui s'était déplacée presque en même temps que la reconnaissance, prit position à la tombée de la nuit dans le bois Jaune, ou plutôt à l'endroit dénommé le bois Jaune, sur les cartes, car il fut impossible de trouver sur ce lieu, bouleversé par quatre ans de combats, la moindre trace d'un tronc d'arbre. De l'observatoire, situé sur la crête des entonnoirs, nous vîmes, dans l'après-midi nos fantassins progresser sur la rive nord de la Dormoise et s'emparer d ouvrages sérieusement fortifiés comme le Fourmilier. Les autres batteries se déplacèrent dans la nuit. Le 27 au matin, tout le groupe se trouvait de nouveau réuni. Au cours de la journée, des tirs furent exécutes sur le Village de Manre et les environs, où l'ennemi opposa une assez grande résistance. Dans la nuit du 27, la 15^{e} batterie, sous le commandement du capitaine VEIL, partait, en même temps qu'une reconnaissance, pour s'établir dans la vallée de la Dormoise. Pendant toute l'avance, cette batterie, désignée pour se déplacer la première, effectua des changements de positions très rapides, suivant les batteries de 75 sur des pistes en très mauvais état.

Le 28 septembre, dans la matinée, le reste du groupe se déplaçait, traversant ce qui fut Tahure, et s'installait à quelques centaines de mètres à l'est de la 15^{e} batterie, sur les bords de la Dormoise.

Le 29 septembre les fantassins de notre division étant relevés, nous continuâmes d'appuyer l'infanterie de la 4^{e} division. Notre groupe prit part à une forte préparation sur le village de Liry et la crête située au sud, dénommée crête des Pylônes. Les hommes, occupés toute la journée par les tirs, avaient à peine le temps de monter leurs toiles de tente, encore moins de creuser des abris; pourtant, ils supportaient avec courage les bombardements que l'ennemi effectuait principalement de nuit.

Le 30 septembre, la 15^{e} batterie se déplaça pour aller prendre position sur une piste au voisinage de la tranchée de Königsberg, entre la Dormoise et le village de Manre.

Pendant ce temps les autres batteries ne cessèrent de tirer sur les organisations ennemies du versant nord de la crête des Pylônes : la croix Gilles, le Hangard, le Jonas-Lager.

L'infanterie allemande s'était solidement établie sur cette crête des Pylônes et nos attaques se heurtaient à une résistance désespérée. Bien que nous n'eussions pas progressé, les 13^{e} et 14^{e} batteries prirent position, dans l'après-midi du 1er octobre, à quelques centaines de mètres à l'ouest du village de Manre. Le P. C. du groupe s'établissait à côté des batteries, au pont Closiot.

La 14^{e} batterie fut soumise, au cours de son déplacement, à des tirs violents. Le sous-lieutenant THOUAT, commandant la batterie, et le sous-lieutenant DELAYE surent, par

leur sang-froid et leur énergie, maintenir le plus grand ordre dans la colonne. Le canonnier GOHIER se fit particulièrement remarquer par sa belle conduite.

Du 2 au 9 octobre des attaques infructueuses eurent lieu journellement pour progresser sur le Versant nord de la crête des Pylônes. Le versant sud de cette crête, orientée sensiblement est-ouest, était occupé par nos troupes, tandis que l'ennemi tenait le versant nord. Nous ne pouvions régler que par avions : le sommet de la crête, où se tenaient seulement quelques tireurs avancés, ne donnait pas de vues sur les ouvrages de la pente nord; il était, du reste, impossible d'y circuler de jour.

L'infanterie, énervée par des attaques successives, nous accusait de tirer trop court. Pendant chaque préparation, un officier du groupe se rendit en première ligne pour surveiller les tirs. Les sous-lieutenants DUJOUX, de la 13e batterie, LEBON et PRESSAC, de la 15e batterie, se firent particulièrement remarquer par leur bravoure, ne craignant pas de se déplacer malgré les barrages violents, et sous le feu direct des mitrailleuses ennemies, pour tâcher de trouver un poste d'observation plus favorable.

Malgré le dévouement et le mépris total du danger des téléphonistes KNIEDLER, de la 13e batterie, ESNAULT, de la 15e batterie, qui n'hésitèrent pas à parcourir la ligne, coupée à chaque instant par les obus, on ne put rester en communication avec les batteries que pendant un laps de temps très court.

Les 7 et 8 octobre, le groupe, tout en gardant les mêmes positions, appuya les attaques de la division voisine, qui tenait le secteur à notre gauche. Des tirs d'enfilade furent exécutés sur la deuxième ligne allemande dans le bois de la Puce. L'infanterie de notre division était remontée en ligne le 4 octobre. Une nouvelle attaque se préparait; pour mieux la soutenir, la 15e batterie se porta en avant, sur la route de Manre à Aure, le 9 octobre.

Le 10, sans que nous n'ayons aucunement attaqué, pressé à droite et à gauche par de violentes offensives, harassé par nos tirs incessants, l'ennemi avait évacué la crête des Pylônes. Liry et les positions au nord du village.

Dans la nuit du 10 octobre, les 13e et 14e batteries se portaient en avant du bois de la Punaise, sur la route d'Aure à Liry. La 15e vint les rejoindre, Elles ne purent même pas tirer. L'ennemi, reculant toujours, occupait la ligne Sugny - Mont-Saint-Martin.

Le 11 notre infanterie avait peine à conserver le contact avec les Allemands. Une reconnaissance fut poussée en avant de Liry dans l'après-midi. Le soir, la 15e batterie se mit en marche pour aller prendre position au Sud-est du village de Mont-Saint-Martin.

Le 12 au matin, les deux autres batteries et l'état-major s'installèrent à proximité du village. Le même jour, le commandant de groupe poussa une reconnaissance jusqu'à Bourcq. On avait peu de renseignements sur l'ennemi, qui, reculant au nord, tenait encore à l'est Condé-les-Vouziers et s'appuyait ensuite sur la rive droite de l'Aisne, ce qui lui permettait de prendre de flanc, et d'inquiéter nos convois circulant sur la route Mont-Saint-Martin – Sugny.

Dans la soirée, la 15e batterie vint prendre position au sud de Bourcq.

Les téléphonistes du groupe, sous les ordres du sous-lieutenant MAZELIN, aidé du maréchal des logis FOUQUES, posèrent pour tous ces .déplacements, un grand nombre de kilomètres de lignes sur des terrains souvent très exposés. Mais personne ne ressentait la fatigue.

Heureux d'avoir quitté les affreux déserts de Champagne, nous avancions à travers des campagnes riantes et boisées, des villages où se dressaient encore quelques maisons intactes. Dans le lointain, on apercevait les casernes de Vouziers, récemment délivrée.

Les 13e et 14e batteries s'apprêtaient à se porter en avant le 13 au matin, quand on nous annonça que toute la division était relevée et que nous devions cantonner le soir aux abords du village de Liry.

Les conducteurs avaient été soumis, ces quelques derniers jours, à de rudes fatigues; ceux de la colonne légère, particulièrement, passèrent presque toutes leurs nuits à ravitailler en obus, sur des routes embouteillées et souvent harcelées par l'ennemi.

Dans la nuit du 13 octobre, alors que nous étions presque sortis de la bataille, la colonne légère, cantonnée à 1 kilomètre à l'est du village de Liry, dans d'anciens baraquements allemands, fut fortement bombardée. Le lieutenant FERY, commandant la colonne, assura avec un sang-froid et un calme au-dessus de tout éloge l'évacuation du camp. Le maréchal des logis BENOITON le seconda avec courage dans cette tâche difficile.

Le 15 octobre, le groupe quitta Liry et gagna par étapes le secteur de Saint-Clément (Lorraine), où il arriva le 31 octobre.

Le secteur de Saint - Clément.

L'Etat-major du groupe s'installa dans le village de Larouxe. Les batteries prirent position : la 13e dans la forêt de Moudon, la 14e sur la route Pettonville - Reclonville, la 15e près du village de Manonvîller,

Ces positions, à quelques kilomètres les unes des autres, étaient séparées du P. C. du groupe par des distances variant entre 6 et 14 kilomètres.

Nous tenions un secteur de 15 kilomètres de front et les batteries avaient ordre de ne tirer qu'en cas d'attaque de l'ennemi. C'était le vrai secteur de repos où les villages étaient habités jusqu'à 5 kilomètres des lignes.

Le calme n'allait pas durer; de nouveaux états-majors, s'installaient à Saint-Clément et le grouillement de l'arrière nous faisait prévoir les préparatifs habituels d'une grande attaque.

Mais, pressés, sur tous les fronts par des offensives chaque jour répétées, les Allemands reculaient sans arrêt; puis ce furent les jours d'attente, l'Allemagne sollicitait l'armistice. Des paris s'engageaient sur le résultat des négociations, mais personne ne croyait à une fin aussi rapide. Le 10, toutes les batteries étaient prêtes à se porter en avant.

Dans la nuit du 10 au 11 l'artillerie allemande, si calme d'habitude, harcela sans arrêt la région de l'avant, causant encore des pertes à notre infanterie. C'était le dernier sursaut, la dernière manifestation de rage impuissante de la bête terrassée.

La matinée du 11 fut calme ; seul le tintement clair des cloches s'envola à 11 heures pour aller, par-dessus les lignes, annoncer aux habitants de la Lorraine que l'heure de la délivrance avait enfin sonné.

Le 16 novembre, nous cantonnions dans le quartier dé Lunéville. Le 17, dans la matinée, le commandant CORNUDET franchit la frontière en tête du groupe entre les villages de Xousse et de Moussey.

Le chef d'escadron CORNUDET avait assigné la tache délicate de commander le groupe pendant toute cette période d'offensives. Il avait su pousser ses batteries le plus en avant et le plus rapidement possible, tout en évitant, par le choix judicieux des emplacements, les risques inutiles. Ne marchandant jamais, lorsqu'il s'agissait de s'exposer lui-même en effectuant des reconnaissances dangereuses, il avait acquis rapidement l'estime et l'admiration de tous ses hommes.